

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

C.CORBEIL *et al.*, 1983, *L'intervention féministe : l'alternative des femmes au sexisme en thérapie*, Éditions A. St-Martin, Montréal.

par Louise Nadeau

*Santé mentale au Québec*, vol. 8, n° 2, 1983, p. 155-156.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/030197ar>

DOI: 10.7202/030197ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**C. CORBEIL et al., 1983, *L'intervention féministe : l'alternative des femmes au sexisme en thérapie*, Éditions A. St-Martin, Montréal.**

Au printemps 83, les Éditions coopératives Albert Saint-Martin publiaient *L'intervention féministe : l'alternative des femmes au sexisme en thérapie* de C. Corbeil, A. Pâquet-Deehy, C. Lazure et G. Legault. Clair, accessible, bien écrit, peu coûteux, ce livre présente une excellente revue de la littérature en cinq chapitres consultables en tout ou en partie. Espérons qu'il serve de document de travail et de référence à travers le Québec.

Les premiers chapitres du livre s'appuient sur les idées suivantes. En ce qui a trait au bilan de santé mentale, les déficits plus grands qui sont observés chez les femmes en comparaison des hommes reflètent les conditions d'oppression des femmes dans la société. Sous le couvert d'une intention de traitement, les services de soins en service social, en psychologie, en psychiatrie constituent un cas particulier de ces conditions d'oppression : la santé mentale est en effet définie à travers les normes dominantes d'une société sexiste et capitaliste, à travers des critères empruntés à une personne idéale : riche, intelligente, ayant du pouvoir et de l'autorité – bref, un homme qui aurait réussi. Les femmes sont particulièrement susceptibles d'être victimes de cet impérialisme en matière de santé parce que les symptômes névrotiques constituent pour elles la voie royale pour exprimer les contraintes du rôle féminin et la souffrance émotionnelle qui y est attachée. Suite à une demande d'aide, elles risquent donc de se voir proposer, à titre de stratégie thérapeutique, la poursuite – même morbide – de la normalité.

Si les données épidémiologiques sur la santé mentale ne permettent plus d'écarter la relation entre le statut des femmes dans la société et le

bilan déficitaire de leur santé mentale, si les symptômes névrotiques présents chez tant de femmes peuvent être interprétés comme de la rébellion ou de la résignation acquise, il m'a semblé toutefois que les auteures décrivent les femmes presque exclusivement comme des victimes. Cette présentation m'est apparue trop monolithique. C'est davantage dans la double contrainte du rôle de servante/salvatrice que se situe, quant à moi, la complexité du rôle féminin : servir certes, au sens effroyable de torcher les autres, mais servir aussi pour rendre les hommes meilleurs, les élever à soi tout en demeurant, paradoxalement, au-dessous d'eux. La servante et la mère poule, ce monstre à deux têtes et à deux cœurs, fabriqué par une culture qui a privé les femmes d'autorité pour leur laisser le pouvoir privé et occulte de l'influence. De cela aussi souffrent les femmes, celles qui sont plus à l'aise.

Pour qui estime que les comportements sont appris et pour qui croit à un idéal d'égalité – ou de juste complémentarité – entre les femmes et les hommes, les objectifs visés par la thérapie féministe apparaissent comme une réponse presque parfaite aux contraintes du rôle féminin : prendre conscience des rôles sexistes, ne plus se sentir seule responsable, apprendre à croire en soi-même, oser exprimer ses besoins et ses désirs, prendre des décisions de façon autonome, s'octroyer le droit au plaisir. Pour toutes les femmes, celles qui disent avoir besoin de services sociaux et les autres, de telles caractéristiques devraient faire partie de l'infrastructure de l'ensemble des relations interpersonnelles, dont l'intervention thérapeutique n'est qu'un cas particulier.

Tout au long du livre, les auteures donnent leur accord au principe à l'effet que le militantisme politique constitue une voie privilégiée vers le changement individuel et social. Une telle conception du changement semble en effet consonante avec la sanction des faits. Cependant, il y aurait intérêt à préciser ce qui est entendu par «militantisme politique» parce que, laissés dans l'ambiguïté, ces termes risquent d'être interprétés uniquement selon une certaine tradition de parti politique, ce qui pourrait ou bien faire peur ou bien être ressenti comme un devoir supplémentaire par des clientes déjà épuisées par des traumatismes graves ou des conditions chroniques de privation. En outre, et c'est là une autre ambiguïté qui plane tout au long du livre, il n'est pas

très clair qui est visé par l'intervention féministe : les femmes souvent démunies qui font appel aux services sociaux ou les femmes qui ne demandent pas de services mais qui vivent les difficultés inévitables reliées au fait d'être nées filles.

Ceci dit, la publication de ce livre marque une étape dans la littérature féministe et dans celle consacrée à la santé mentale. Parce qu'il représente une façon concrète de travailler avec les femmes, il permet de dégager des questions strictement étiologiques pour mieux élaborer des stratégies d'action. Et par là même, c'est l'outil qui nous était nécessaire.

Louise Nadeau, Faculté d'éducation  
permanente, Université de Montréal

